

■ ■ ■ Prêvu initialement pour sortir dans le Benelux, le disque a depuis élargi sa fenêtre de tir: il est annoncé, notamment, en France, Allemagne, Italie, Angleterre et même au Japon! Un visa international pour un album feelgood qui contient lui-même le monde entier. C'est que Témé Tan a l'âme voyageuse. Un véritable globe-trotter. La preuve avec une série de cartes postales qui en disent long sur le parcours et la démarche musicale de l'intéressé...

— **KYOTO.** (NDLR : Témé Tan y a pîoché une partie de son nom de scène, "Té" signifiant "main" en japonais, et "mé" voulant dire "œil".) Le Japon me fascine depuis que je suis gamin. Cela a commencé avec les mangas à la télé qui faisaient partie de notre quotidien. Et puis, un jour, en



primaire, pour préparer un exposé, je suis tombé sur un bouquin sur le Japon. J'ai commencé à creuser davantage, je trouvais tout cet univers magnifique: les kimonos, le mont Fuji, les kanjis, les hiraganas, etc. J'ai même voulu devenir mangaka!

Plus tard, quand je suis parti en Erasmus en Andalousie, j'ai rencontré Momo Midari, une jeune fille japonaise. Elle était un peu dans son coin, elle ne parlait pas très bien espagnol. Du coup, je suis allé vers elle, en lui sortant les quelques trucs que je connaissais en japonais. Au final, on est devenu hyper-potes. Aujourd'hui, elle fait même partie de la famille. C'est comme ça que je me suis retrouvé à aller lui rendre visite, chez elle, à Kyoto, en 2009. À l'époque, j'écoutais aussi pas mal de musiciens japonais qu'elle me faisait découvrir via les compils qu'elle m'envoyait: Cornelius, Tujiko Noriko, Pizzicato 5, Sunny Day Service, Cibbo Mato, etc... Pour la plupart, ils faisaient de la musique électronique et je me sentais hyperproche de cette scène. D'autant plus qu'ici, au même moment, on était dans un truc très pop-rock qui ne me touchait pas trop.

— **GRENADE.** J'ai étudié la linguistique et la littérature anglophone et hispanophone. C'est comme ça que je me suis retrouvé à partir plusieurs

mois en Erasmus à Grenade. Je me souviens que j'habitais dans une grande coloco qui ressemblait un peu à celle du film L'Auberge espagnole, j'occupais la chambre la moins chère et la plus petite. J'avais une petite table, un petit ordi, je venais de m'acheter un protools. C'est là que j'ai écrit les premiers morceaux de Témé Tan.



J'avais choisi cette destination notamment parce que j'étais dingue de flamenco, j'écoutais Paco De Lucia à fond! Je me suis retrouvé à étudier l'histoire de cette musique, prendre des cours de guitare flamenco, etc. Je me suis aussi beaucoup baladé dans le Sacromonte, le quartier gitan de la ville. Le flamenco, c'est vraiment l'enfant de l'Espagne et du Maghreb. Avec des racines qui remontent jusqu'à la musique gnawa, qui est celle des descendants des esclaves au Maroc. Je trouve cela fascinant. Plus encore que la virtuosité des joueurs de guitare, c'est le chant qui m'impressionne. Vous ne vous improvisez pas chanteur de flamenco. C'est une tradition, un appel. Il y a un côté habité, mystique qui relève presque de la magie.

— **CONAKRY.** (NDLR: En 2015, Témé Tan a participé sur place à la création de la pièce Un cadavre dans l'œil, de l'auteur Hakim Ba, qui revenait notamment sur la dictature de Sékou Touré en Guinée.) C'est une image du pont du 8 novembre, où Sékou Touré faisait pendre ses soi-disant traites. C'est un lieu hyper-important, central dans le texte de Hakim Ba. Le metteur en scène Guy Theunissen cherchait un musicien qui travaillait avec des boucles électroniques, qui a déjà voyagé en Afrique et qui était à l'aise sur scène. Je suis allé à l'audition et cela a tout de suite cliqué. Il m'a prévenu que c'était sâchement dur, que Conakry était une ville très "hard", presque plus chaotique que Kinshasa. Avec la recrudescence d'Ebola, on a même failli ne pas partir. Finalement, je me



suis retrouvé à passer cinq semaines sur place pour créer la musique de cette pièce. Cela a été une expérience dingue. C'était la première fois que j'allais en Afrique pour travailler. Avant de partir, je ne connaissais pas l'histoire de Sékou Touré. Mais ce n'était pas difficile d'y voir des échos de l'histoire du Congo, avec Mobutu. C'était vraiment une expérience et un voyage très forts.

— **PARIS.** Est-ce que c'est une ambition? Pas spécialement. Mais j'aime beaucoup cette ville, j'y ai de très bons amis. Contrairement à la réputation qu'ont les Parisiens, je trouve que les gens sont hyper sympas. Puis la ville est très belle. Elle est liée à beaucoup de souvenirs de films des années 90, comme La Haine, puis à des musiques aussi, de Vian à Gainsbourg ou MC Solaar. Je ne peux pas oublier également que j'ai été beaucoup à Nova, ils ont quand même allumé une belle étincelle.

— **RIO.** J'y suis allé en 2012. C'est le voyage qui m'a redonné goût au concert. À l'époque, j'étais vraiment paumé, j'avais fait ce disque qui n'avait pas reçu de soutien, ni de mon label, ni de mon tourneur. J'arrive à Rio, je découvre les



rodas de samba, ces endroits où tout le monde chante, danse, sans jamais se déclarer musicien. Vous êtes assis autour d'une table, on joue des classiques de Jorge Ben, Gilberto Gil. Tout à coup, le joueur de pandeiro se lève pour prendre un verre et quelqu'un le remplace spontanément. J'ai trouvé un rapport hyper sain à la musique, hyper naturel. Je pense que c'est comme ça que ça doit être. C'est pour ça que j'ai aussi envie

de faire des concerts -et de la musique- où les gens peuvent chanter et danser avec moi.

— **KINSHASA.** Que dire? J'ai forcément un rapport très intense avec cette ville. C'est d'abord là que j'ai vécu ma petite enfance. Elle est importante aussi d'un point de vue musical. Nombre de mes héros viennent de là: Papa Wemba, Franco, Tabu Ley Rochereau, Konono, Staff Benda Bilili... C'est une ville très dure également. Mais ce sont mes racines que j'essaie de creuser, d'entretenir: je ne parle plus trop le lingala, donc je suis constamment en train de chercher des cours.

Après, même si j'ai grandi là-bas, c'est toujours étrange de se voir présenter comme un artiste bêteo-congolais. On ne fait souvent remarquer que ma musique est remplie d'influences africaines. Mais ce n'est pas quelque chose que je revendique spécialement. Certes, ce sont mes racines. Mais des artistes comme Babji ou Badi évoquent beaucoup plus



les thèmes congolais que moi. En cela, je me trouve dans une situation un peu ambiguë. D'un côté, je suis hyper fier de venir de Kinshasa. De l'autre, je ne me trouve pas forcément légitime comme porteur du drapeau congolais.

— **LANZAROTE.** (NDLR : Témé Tan y a enregistré et tourné le clip du morceau Se Zava So.) Je n'y aurais jamais été si ma pote Maia Barouh ne m'avait pas invité. Elle avait loué cette maison pour y passer la nouvelle année avec sa famille. Mais son papa, Pierre Barouh, est décédé quelques jours avant. Du coup je me suis retrouvé tout seul dans cette maison. J'étais triste pour mon amie. Triste pour ce monsieur que j'avais rencontré un peu auparavant, dont je commençais seulement à vraiment découvrir le travail (NDLR: auteur/interprète du célèbre thème d'Un homme et une femme, Pierre Barouh est le fondateur de Saravah, label qui fera découvrir la bossa nova en France, et enregistrera les premiers pas d'artistes-ovni tels Brigitte Fontaine). Du coup, sur place, j'ai écrit ce morceau et filmé ce clip. C'est mon hommage, en fait.

■ TÉMÉ TAN, TÉMÉ TAN
 ■ DISC: PIAS, EN CONCERT: E.A. LE 17/11 AU RELEXTER (LIÈGE), LE 29/11 AU BOTANIQUE (BRUXELLES), ETC.

